Mais ne peut-on, diront certains, défendre l'idée d'un destin différent pour les femmes, parce qu'elles sont femmes, mais également valorisé? Ce seront d'ailleurs souvent les mêmes, qui prôneront ainsi "l'égalité dans la différence" et qui mettront en avant l'idéologie du "libre choix". En

fait, l'histoire et la sociologie montrent bien que dans toute société, les différences tendent à être utilisées comme support à des rapports de domination, qu'il s'agisse des différences de race, de religion, de sexe... Il est sans doute utopique, au moins à court terme, de prôner "l'égalité dans la différence", surtout si cette différence relève d'une "nature", car qui dit nature dit verrouillage, au moins au niveau idéologique. Certes, on entre par là dans un débat qui dépasse de loin le cadre de ce livre... Disons simplement qu'aux yeux du sociologue, toute société cherche à justifier les positions inégales qu'elle comporte, et que pour ce faire, elle va "faire feu" de toutes les différences, et leur donner un sens en termes de hiérarchie sociale. Les différences biologiques sont à cet égard parfaites, pour ancrer ces justifications, puisqu'elles permettent de cautionner par la nature une organisation sociale marquée par la contingence. Mais tout ceci ne peut fonctionner que si les caractéristiques en question (la naissance, la race, le sexe...) sont perçues comme la cause d'une multitude de particularités au niveau des comportements, lourdes d'incidences en termes de position sociale. Ce besoin de légitimation de l'ordre social rend donc tout à fait vitale cette croyance profonde en des différences (de comportements, d'aptitudes, d'attitudes), différences reposant sur une base naturelle. A cet égard, la hiérarchie entre les sexes demeure une des rares hiérarchies que l'on puisse encore ancrer, sans culpabilité excessive, dans l'ordre du naturel!

Pourtant on ne peut qu'être frappé, au terme de cette étude, par le décalage qu'il y a entre les ressemblances effectives que l'on peut déceler entre les sexes, et la croyance en des différences innombrables et tranchées. Beaucoup de gens sont sincèrement convaincus que filles et garçons sont dotés d'aptitudes et d'intérêts très dissemblables, et que ceci justifie et explique in fine les différences de cursus et de choix de vie. Or deux constantes se dégagent de nos analyses. D'une part les "destins sociaux" (et toutes les variables subjectives comme les opinions et attitudes) apparaissent davantage liés à des variables aussi ouvertement sociales que la situation matrimoniale ou familiale qu'au sexe stricto sensu. Par ailleurs, peu de différences (de performance, de motivation...) entre les sexes apparaissent stables et indépendantes d'un contexte bien précis. Plus généralement, comme le dit Goffman (2002), "les différences physiques entre les deux sexes sont en elles-mêmes très peu pertinentes pour les capacités humaines requises dans la plupart de nos entreprises. La question intéressante devient alors : comment, dans une société moderne, ces différences biologiques sont-elles élaborées socialement ?".

Car si tout n'est pas arbitraire dans cette théorie implicite qui fonde l'opinion commune, puisque les sexes diffèrent bien entre eux par un

certain nombre de caractéristiques biologiques, la question est de savoir en quoi le rapport à la reproduction serait à même de constituer le critère majeur qui engendrerait de telles différences dans les comportements et les destins sociaux des individus hommes et femmes. Après tout, il existe une foule d'autres caractéristiques biologiques qui différencient entre eux les individus, et sur lesquelles on ne s'ancre pas pour définir de tels clivages. Mais dans cette recherche de points d'alibis biologiques donnant une légitimation incontournable à des rapports sociaux, le sexe présente, il est vrai, un certain nombre d'avantages (visibilité, universalité, permanence, etc.). Il n'est donc pas étonnant qu'il ait une telle saillance dans le fonctionnement cognitif en général, et en particulier dans cette dynamique effets d'attente - comportements attendus qui s'enclenche de manière extrêmement précoce et s'auto-reproduit sans fin, autour de la variable sexe. Ce qui pose problème, c'est d'une part que les stéréotypes sur lesquels se greffent les effets d'attente sont caractérisés par une forte asymétrie entre les sexes, et d'autre part que l'on va invoquer les différences de comportements ainsi produits pour justifier cette asymétrie des destins sociaux des hommes et des femmes. Cette dernière trouverait sa raison dans des différences d'attitudes ou de compétences s'ancrant elles-mêmes dans la dichotomie biologique; par exemple, le fait que les femmes poursuivent des carrières moins prestigieuses serait lié au fait qu'elles valorisent davantage les relations avec autrui que les investissements matériels, cette tendance "féminine" étant in fine inscrite dans leur possibilité physiologique de donner la vie. Tout ceci est-il bien raisonnable?

L'anthropologie apporte des interprétations passionnantes de cette prévalence du sexe dans l'organisation sociale (cf. notamment Héritier-Augé, 2002): la "valence différentielles des sexes", en l'occurrence la domination masculine, s'expliquerait par la volonté des hommes de contrôler la fécondité des femmes et ce pouvoir qu'elles ont d'enfanter des fils. D'où la portée considérable de la maîtrise de la fécondité, qui ébranle les fondements de la domination masculine³⁸.

Ce que nous voulons souligner, au terme de cet ouvrage, c'est qu'à une époque où du côté des scientifiques la maîtrise de la nature atteint un niveau de sophistication impressionnant, et où du côté des philosophes, on n'ose plus guère parler en termes d'essence, il n'est pas concevable que

Mais les tentatives des hommes pour affirmer leur maîtrise sur les corps féminins peuvent prendre des formes variées et renouvellées dans les pays riches (du « porno-chic » de la publicité au voile) ; tandis que des formes plus physiques et brutales de ce contrôle (telles les mutilations sexuelles féminines ou les « crimes d'honneur ») existent toujours dans les pays plus pauvres.

l'on continue à "expliquer" les différences de "destin social" entre les sexes, en dernière analyse, par une causalité de type biologique, sachant qu'en l'occurrence, de l'"explication" va découler la légitimation, et l'injonction à se conformer à ces modèles a-temporels. Ce type de pensée archaïque, les scientifiques ou les penseurs n'osent plus guère l'utiliser seulement quand ils abordent la "question des femmes", l'assurance d'une complicité diffuse et d'un certain succès médiatique leur permettant alors toutes les audaces (voir par exemple certains propos des chantres de la sociobiologie). Et ce type de discours, l'éducation et l'esprit d'examen qu'elle distille le fait et le fera de plus en plus apparaître aux yeux de tous (et toutes) comme ce qu'il est, un discours intellectuellement indéfendable et essentiellement politique, qui ne doit sa permanence qu'à la fonction sociale qu'il remplit. Il s'agit ni plus ni moins de justifier ainsi des rapports de domination et le problème est alors de savoir qui peut avoir intérêt à remettre en cause ce discours et à modifier la situation présente. Même si l'on peut considérer que la diffusion de l'éducation en elle-même ne peut qu'ébranler l'idéologie selon laquelle la place des hommes et des femmes est l'expression naturelle de leurs natures, des mobilisations pour ébranler les différents rouages par lesquels s'exprime la domination masculine n'en sont pas moins nécessaires et toujours d'actualité.



Duru-Bellat Marie (2004). L'école des filles. Quelle formation pour quels rôles sociaux ? Paris : L'Harmattan.